

Cardinal Philippe BARBARIN  
Lyon

## Robert Schuman, un homme politique chrétien

Je voudrais vous proposer une réflexion en trois temps : porter d'abord notre attention sur ces deux adjectifs accolés dans l'expression «un homme politique chrétien», puis, dans un second temps, réfléchir à ce que l'on attend d'un homme politique en général, et d'un chrétien, en particulier. Enfin, dans une troisième partie, j'évoquerai le décalage entre la logique du monde et celle du Royaume. C'est une tension, et souvent une souffrance, puisqu'un disciple du Christ cherche à comprendre et à aimer le monde dans lequel Dieu l'envoie, sans en épouser la logique, puisqu'il prie pour que le Règne de Dieu vienne «sur la terre comme au ciel».

### 1. «Politique» et «chrétien»

On commencera par remarquer que, dans la langue française, ces deux mots sont à la fois des adjectifs et des substantifs. L'adjectif «chrétien» qualifie de manière bien différente le mot qu'il accompagne, selon qu'il est purement formel et extérieur ou qu'il imprègne en profondeur la réalité qu'il désigne. Nous mesurons la diversité de ce que recouvrent des expressions comme «une famille chrétienne», «une école chrétienne»... Quant à l'adjectif «politique», il n'a pas du tout le même sens quand il vient derrière tel ou tel substantif, si l'on parle, par exemple, d'une ligne politique ou d'une manœuvre politique. Mais ces deux mots sont aussi des substantifs avec leur force propre : être «un politique», cela suppose une formation, un engagement. Et être «un chrétien», cela signifie, en plus d'être baptisé, avoir une foi dont les conséquences marquent la vie personnelle et sociale, chaque jour.

Pendant des années, j'ai exercé mon ministère sacerdotal auprès des jeunes. Souvent, les lycéens et les étudiants, songeant à leur avenir, posaient des questions sur la difficulté d'être chrétien dans telle ou telle situation professionnelle, sociale ou politique. Que d'ateliers et de carrefours organisés autour de ce thème! Nous invitions successivement des personnalités très diverses avec la même question: Peut-on être médecin et chrétien ? Militaire et chrétien? Banquier et chrétien? Avocat ou juge et chrétien? Celle qui déplaçait le plus de monde était

toujours: Peut-on être homme politique et chrétien? J'aimais entendre les jeunes questionner l'invité du jour et dialoguer avec lui. J'essayais ensuite de leur montrer que, sauf quelques rares exceptions, il est toujours possible d'être fidèle au Christ, mais que ce n'est jamais facile. Les jeunes souriaient ou croyaient que je plaisantais, lorsque je leur affirmais qu'il est difficile aussi d'être prêtre et chrétien! Car la foi vivante au Christ ne nous laisse jamais en repos et nous appelle constamment à de nouvelles conversions.

Je voulais qu'ils voient que, pour exercer une profession, il faut recevoir une formation solide, obtenir des diplômes et continuer de suivre l'évolution technique de sa spécialité. Pour être chrétien, en revanche, même si la formation est importante, certes, l'essentiel est d'une autre nature. «Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux» (Mt 5, 3), dit Jésus pour ouvrir son enseignement. Dans la vie spirituelle, il n'y a pas comme dans la vie matérielle ou intellectuelle, des «acquis», des «réserves» ou des diplômes. Il ne s'agit même pas d'abord de convictions affirmées, mais de l'attachement à la personne du Christ, à la relation intérieure que l'on entretient avec lui, dans le silence et l'intériorité.

Schuman, si bien formé et reconnu très jeune comme un avocat compétent, un chrétien engagé auquel son évêque, Mgr Benzler, confie rapidement des responsabilités dans la fédération des oeuvres de jeunesse, écrit à propos de la prière et de la vie intérieure : «J'ai été de tout temps très négligent sous ce rapport, trop extériorisé et dispersé; Dieu a su y porter remède»<sup>1</sup>. Oserais-je dire qu'il est toujours difficile et exigeant d'être un bon juriste, un artisan compétent, un enseignant ou un militaire de valeur, mais qu'il est tout simplement impossible, avec nos limites et nos péchés, d'être vraiment chrétien si, comme le dit Schuman, Dieu ne vient pas y porter remède!

C'est Jésus lui-même qui l'explique aux apôtres après l'épisode douloureux du jeune homme qui lui a arraché des lèvres cette expression amère: «Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux» (Mt 19, 24). Les disciples sont stupéfaits, «déconcertés», et ils demandent à Jésus: «Qui donc peut être sauvé?» et lui, de répondre: «Pour les hommes c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible» (Mt 19, 26).

La qualification sociale ou professionnelle n'obéit pas aux mêmes critères que la vie théologique. On peut dire d'un pilote que c'est «un as», d'un chirurgien qu'il a des «mains en or», d'un homme politique qu'il a de l'initiative, de l'autorité et qu'il sait mener à bien tout ce qu'il entreprend. On utilise les superlatifs pour parler d'un excellent cuisinier ou du «meilleur ouvrier de France», mais on hésite à mettre le petit adjectif «bon» devant le nom de chrétien, quand on sait que tous les disciples du Christ se rangent eux-mêmes dans la foule des

<sup>1</sup> *Lettre à Paul Thiriet*, du 4 octobre 1941.

«pauvres pécheurs», chaque fois qu'ils disent le «Je vous salue Marie» et reconnaissent au début de chaque Messe qu'ils ont péché «en pensée, en paroles, par action et par omission». La Bible ne dit-elle pas que «le juste pèche sept fois par jour» (Pr 24, 16) ?

Avant d'achever cette première partie, je voudrais apporter une nuance, pour ne pas sembler assimiler la fonction politique à une profession uniquement technique. Elle demande, certes, une réelle compétence et un travail parfois très spécialisé, mais elle est d'abord et surtout un engagement humain, un don de sa personne pour la société, pour d'autres, des hommes et des femmes qu'il faut rencontrer, écouter et servir.

Afin de me faire comprendre, je dirais un mot du pardon. Dans les domaines de haute technicité, on entend souvent l'expression: «Ça ne pardonne pas». De fait, il y a des exigences de perfection et de sécurité qui s'imposent pour un pilote avant de s'envoler ou pour un chirurgien avant de commencer une opération lourde. On cherche le risque zéro, car chacun sait qu'à la moindre défaillance, comme l'on dit, «ça ne pardonne pas».

Cette situation marque profondément nos mentalités aujourd'hui, et elle s'adapte mal avec le christianisme où le pardon tient une place essentielle. L'exemple de Pierre, dans l'Évangile, nous montre comment celui qui avait fait des promesses solennelles à Jésus, avant de le trahir quelques heures plus tard, a bénéficié du pardon de son Maître qui lui a redonné sa confiance et l'a confirmé dans sa mission: «M'aimes-tu plus que ceux-ci ? [...] Sois le pasteur de mes brebis» (Jean 21, 15-17).

On demande à l'homme politique la compétence, l'énergie, l'esprit d'initiative; on souhaite qu'il ait la finesse et l'art de négocier dans les situations délicates, précisément pour éviter ces «erreurs» qui ne pardonnent pas. Mais s'il vient à en commettre, l'expérience montre qu'il peut ressurgir après une «traversée du désert» plus ou moins longue. Car la vie politique est d'abord et tout entière dans l'humain, avant de relever d'une «technique».

S'il est chrétien, on ne lui demandera pas la perfection, mais simplement d'être un témoin, puisque c'est la dernière consigne laissée par Jésus à ses disciples, avant de quitter cette terre: «Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit-Saint [...] Vous serez mes témoins...» (Ac 1, 8). Malgré leurs limites et leurs péchés, beaucoup de chrétiens donnent ce témoignage de manière admirable. On sait que l'Église veut trouver cette «héroïcité des vertus» dans la vie de ceux qui nous sont donnés en exemple. C'est une étape significative dans un procès de canonisation. Mais l'intéressé a toujours conscience de sa misère, de son incapacité à accomplir la volonté de Dieu, même s'il en a le désir ardent, mais il sait qu'il bénéficiera toujours de la miséricorde de Dieu.

## 2. Ce que l'on attend d'un homme politique, et en particulier d'un chrétien

Quels mots choisir pour dire ce que l'on attend d'un homme politique? On en vient à énumérer des qualités qui ne sont pas spécifiquement chrétiennes. Avant tout, nous attendons qu'il soit respectueux des autres, attentif à leurs besoins et qu'il ait vraiment le désir de servir, à la fois son pays et ceux qui l'habitent. Qu'il ne manque pas, en même temps, d'avoir un regard large sur les pays voisins et sur l'ensemble du monde. Tout cela, bien sûr, peut se résumer dans le mot amour: amour de sa mission et amour d'autrui. On souhaitera également qu'il soit intelligent et fin, énergique et entreprenant, consciencieux, courageux et cohérent....

Et Robert Schuman lui-même, qu'en dit-il? Dès les premières pages de *Pour l'Europe*, il écrit que «la tâche essentielle» d'un homme politique «consiste à observer les rapports existant entre les hommes en tant que membres d'une collectivité et entre les collectivités elles-mêmes, à agir sur ces rapports dans le sens d'une meilleure compréhension et coopération»<sup>2</sup>. Le travail de l'intelligence doit précéder et accompagner l'engagement dans l'action. De l'homme politique chrétien, nous n'attendons rien de plus, à la vérité, mais nous espérons sentir que ces qualités viennent de plus profond que lui, de la foi qui l'habite, du lien qui l'unit au Christ, de la mystérieuse présence de Dieu au fond de son être.

Commençons donc un petit parcours à travers ces différents éléments.

La mission confiée. L'homme politique doit d'abord prendre avec sérieux sa mission. Cela semble une évidence, mais de nombreuses critiques contre la classe politique viennent de ce point. A quoi s'intéressent vraiment nos élus et les membres du gouvernement? Un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Sociales qui avait travaillé dans le cabinet de sept ministres successifs, m'avait affirmé, il y a quelques décennies déjà, qu'il n'en avait vu que deux travailler les questions sociales, c'est-à-dire s'atteler au coeur de leur mission. Les cinq autres n'étaient préoccupés que de leur réélection ou de leur place dans le gouvernement suivant.

On peut dire, à cet égard, que l'exemple de Robert Schuman est impressionnant. La rapidité et la conscience avec laquelle il plonge dans les dossiers du parlement ou d'un nouveau ministère suscite l'admiration. Ce travail demande droiture et énergie, mais peut-être d'abord une grande intelligence, un véritable esprit d'analyse. A peine arrivé place Vendôme, en février 1955, comme Garde des Sceaux, son dernier portefeuille, Schuman découvre et cherche à comprendre ce monde assez nouveau pour lui. Rapidement, il en arrive à la conclusion que la justice, en France, est politisée et qu'elle manque d'indépendance, et il se met à chercher la manière d'éviter cet écueil. Malheureusement, sa mission prendra fin rapidement, après quelques mois seulement, en janvier 1956, avant qu'il ait pu mettre en oeuvre une vraie réforme.

<sup>2</sup> *Pour l'Europe*, Nagel, 1964, 12.

Le courage. La vie politique est un combat, nul ne peut y échapper. Il faut se battre pour gagner une élection, mais il faut savoir aussi perdre. Dans ce combat, il n'est pas facile de respecter son adversaire, mais pour le chrétien, c'est un impératif.

Régulièrement, à l'archevêché de Lyon, j'accueille des rencontres d'élus chrétiens. Je me rappelle qu'en fin 2007, avant la campagne en vue des élections municipales de 2008, plusieurs voix s'étaient élevées pour demander que tous prennent l'engagement ferme de respecter leurs adversaires, même dans les moments les plus difficiles de la campagne qui allait s'ouvrir. Nous avons terminé en priant ensemble, pour confier à Dieu cette intention.

La vie de Robert Schuman montre aussi que l'homme politique vit des contradictions et des conflits. Il se trouve devenir victime de mesquineries et d'étroitesse qui peuvent provenir de grands hommes ou même de personnalités par ailleurs admirables. Il est difficile à ce moment-là de garder la paix intérieure, la considération d'autrui et de poursuivre son projet politique avec la même conviction.

On imagine le combat intérieur qu'a pu représenter pour Schuman le rejet du projet de Communauté Européenne de Défense, par l'assemblée Nationale, le 30 août 1954. René Lejeune écrit: «Robert Schuman est meurtri. Il ne se laisse pas abattre : 'Le projet d'armée européenne n'est pas mort. Il pourrait être repris un jour' [...]»<sup>3</sup>. On sait aussi les blessures de sa dernière campagne électorale, à la fin de 1958 : «La lutte était dure, même haineuse [...]. Et maintenant, il faudra recoudre [...] et dans quelles conditions! Il est des incidents qu'il n'est pas facile de faire oublier. Nos amis étaient écoeurés, meurtris par ces méthodes inaccoutumées jusqu'ici»<sup>4</sup>.

François Mitterrand qui fut l'un des ministres de son gouvernement lui rend cet hommage : «[Il] ne connaissait pas la colère ni le ressentiment. [Il] dut supporter la haine. D'où lui venait cette étonnante maîtrise qui demeure pour ceux qui l'ont connu comme un bel exemple d'achèvement humain?»<sup>5</sup>.

La finesse doit toujours aller de pair avec le courage. Comment savoir négocier, conduire un projet politique à son terme, lorsqu'il est critiqué de toutes parts? Il est nécessaire à la fois de voir loin et d'imaginer les obstacles qui vont se présenter pour trouver le chemin qui permettra d'arriver au but. Schuman nous donne un exemple éblouissant de silence, d'habileté et de détermination, lorsqu'on suit de près la chronologie des semaines et des journées qui ont préparé la célèbre déclaration du 9 mai 1950.

<sup>3</sup> R. LEJEUNE, *Robert Schuman, un Père pour l'Europe*, Préface du cardinal Jean-Louis Tauran, Ed. de L'Emmanuel, Paris 2013, 164.

<sup>4</sup> Ibid., 176.

<sup>5</sup> Cité par le docteur Guy Villaros, dans sa conférence à la cathédrale de Metz, « La foi dans la vie de Robert Schuman », 17 mars 2013.

La cohérence semble une évidence, mais la vie politique montre que c'est loin d'être le cas. On attend de l'homme politique chrétien que son attitude publique soit en cohérence avec ses convictions intérieures. En France, la question se trouve compliquée par les ambiguïtés qui entourent la notion de laïcité. Nul ne s'étonne qu'un parlementaire communiste ou franc-maçon s'engage dans le combat pour une loi dite «sociétale», en faisant état de ses convictions, alors qu'un chrétien hésite à invoquer sa foi pour voter contre ces projets de loi qui reviennent constamment devant le Parlement. A l'inverse, en Italie, on a vu, il y a quelques années, tous les députés catholiques, de gauche comme de droite, refuser le projet de loi de bioéthique présenté par le gouvernement de Berlusconi, sans craindre d'invoquer leur foi. L'Italie a ensuite porté le projet devant le peuple par un referendum qui n'a pas obtenu la majorité requise.

Il est normal que les arguments anthropologiques, le bien de l'homme et de la société, soient exposés et défendus contre de tels projets de lois, mais il me semble qu'il n'est pas interdit de se laisser guider par sa foi, de se référer à une Révélation à laquelle on croit pour se prononcer personnellement pour ou contre tel ou tel projet. C'est le sens de la célèbre note doctrinale de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, signée par le cardinal Ratzinger, le 24 novembre 2002, qui s'intitule: «Questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique»<sup>6</sup>. Ces éléments sont déjà clairement présents dans le Catéchisme de l'Eglise Catholique (cf. n° 1915 et sv.) et dans le Compendium de la doctrine sociale (cf. n° 40, fin).

L'esprit de service, dans la vie de Schuman, a beaucoup frappé ses proches. André Philip, grande figure lyonnaise, protestant et député socialiste, témoigne : «Il ne cherchait qu'à servir»<sup>7</sup>. Certes, l'esprit de service n'est pas l'apanage des chrétiens, mais il va de soi qu'on doit le voir mis en oeuvre dans l'action d'un homme politique connu comme chrétien. Serviteur, c'est le plus beau titre de Jésus, annoncé par les célèbres chants de la seconde partie du livre d'Isaïe, et pleinement assumé par Lui dans toutes ses attitudes et son enseignement. Lorsqu'il se met, comme un esclave, à laver les pieds de ses disciples, le soir du Jeudi saint, il provoque une petite révolte chez Pierre qui, avant de céder, ne veut pas se laisser faire. A la fin de ce geste hautement symbolique, Jésus se relève et explique: «Vous m'appelez 'Maître' et 'Seigneur', et vous avez raison car vraiment je le

<sup>6</sup> In Documentation catholique, 2 février 2003, n° 2285, 130-136. « L'enseignement social de l'Eglise n'est pas une ingérence dans le gouvernement des pays. Il établit assurément un devoir moral de cohérence pour les fidèles laïcs, intérieur à leur conscience, qui est unique et une. 'Dans leur existence, il ne peut pas y avoir deux vies parallèles, d'un côté la vie qu'on nomme 'spirituelle' et de l'autre, la vie dite 'séculière', c'est-à-dire la vie de famille, de rapports sociaux, d'engagements politiques' » (134).

<sup>7</sup> Cité par le docteur Guy Villaros, dans sa conférence à la cathédrale de Metz « La foi dans la vie de Robert Schuman », 17 mars 2013.

suis. Si donc, moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné [...]» (Jn 13, 13-15). Tout chrétien sait qu'il doit imiter son Seigneur dans sa vie familiale ou professionnelle, dans sa vocation et sa mission.

Il y aurait une incohérence profonde chez un homme politique chrétien qui ne serait pas d'abord un serviteur. Souvent d'ailleurs, j'ai été touché et rempli d'admiration par des récits d'élus, chrétiens ou non, qui racontaient des services très humbles qu'ils ont eu à rendre dans des lieux de grande pauvreté où les avait conduits leur mandat électif.

Vie intérieure. Chez l'homme politique chrétien, on aime surtout que son attitude et ses prises de position soient guidées par sa vie intérieure et par son union au Christ. C'est ce qui a le plus impressionné André Philip, qui a côtoyé Robert Schuman pendant une quinzaine d'années: «Ce qui m'a frappé chez lui, c'est le rayonnement de sa vie intérieure. On était devant un homme consacré, sans désirs personnels, sans ambition, d'une totale sincérité et humilité intellectuelles, qui ne cherchait qu'à servir là et au moment où il se sentait appelé. Dans l'atmosphère enfiévrée des débats parlementaires, il était rafraîchissant de rencontrer un homme toujours prêt à engager le dialogue, cherchant à persuader, tenant compte des objections, toujours avec le même calme et la même courtoisie»<sup>8</sup>.

Sortir. Pour dire l'essentiel, nous attendons donc de l'homme politique chrétien qu'il soit sérieusement chrétien, bien sûr. Certes, on ne l'est jamais vraiment ni assez, mais là aussi, il y a une cohérence attendue. L'homme qui sort de chez lui pour aller faire une tournée électorale et saluer le plus grand nombre d'électeurs sur les marchés, dans les cafés ou les immeubles, est aussi celui qu'on attend de voir sortir «à la face de Dieu» et prier. J'aime ce verbe sortir, vigoureusement remis en honneur ces derniers mois par le Pape François, quand il nous demande de sortir d'une Eglise autocentrée et d'aller au loin, dans les «périphéries» de l'existence ou de la société. En fait, ce verbe est partout dans l'Evangile. On peut dire qu'il résume toute la mission de Jésus dès la première phrase de la parabole «programmatische», si l'on peut nommer ainsi celle du semeur: «Le semeur est sorti pour semer sa semence» (Lc 8, 5).

Quand saint Marc, au début de son Evangile, nous présente, si je puis dire, «l'agenda de Jésus», en décrivant une journée du Seigneur à Capharnaüm, on voit le verbe sortir apparaître deux fois: «Le matin, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il priait» (Mc 1, 35). Au bout d'un moment, les apôtres le retrouvent et lui disent: «Tout le monde te cherche» et Jésus se laisse faire: «Partons, ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne nouvelle; car c'est pour cela que je suis sorti» (Mc 1, 38). J'aime cette double utilisation: au petit matin, sortir pour aller à la face de Dieu,

---

<sup>8</sup> Ibid.

prier et écouter sa Parole, et le reste de la journée sortir pour aller à la rencontre des gens et leur annoncer cette Parole de miséricorde.

N'est-ce pas ce que vivait Robert Schuman, lorsqu'il sortait de chez lui au petit matin, à Scy-Chazelles, pour aller à la Messe au Monastère, avant de se consacrer à ses engagements, tout au long de la journée ? Etabli par grâce de Dieu dans une authentique vie spirituelle qui l'enracinait dans le Christ, Robert Schuman en reconnaît le fruit pour tous ses engagements: «J'ai pris goût à la solitude, à la méditation féconde qui aboutit à des résultats concrets, à des résolutions utiles»<sup>9</sup>.

### 3. Décalage entre la logique du monde et celle du Royaume

Incontestablement, un chrétien est un enfant du monde qui l'a vu naître et grandir. Il lui doit ses habitudes familiales et personnelles, sa culture, ses manières de penser et de réagir... D'une certaine façon, il lui doit tout. Sauf que, justement, pour un chrétien, la foi enseigne que c'est à Dieu seul que nous devons tout. L'Évangile nous apprend que «le ciel et la terre passeront» et que seule, la Parole de Dieu ne passera pas (Mc 13, 31 ; cf. Is 40, 8).

Ainsi, l'attitude du chrétien en ce monde est claire, logique avec cette Parole de vie qu'il reçoit comme une vérité transcendante, mais sa position n'est jamais confortable. Elle peut aussi bien être vécue dans la paix et la sérénité, que dans une situation de conflit ouvert.

Le Christ lui-même pose les fondements de notre agir, lorsqu'il dit: «Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» (Mt 22, 21). S'il n'a pas de responsabilité politique, un chrétien doit peu de choses à César: payer ses impôts, mettre un bulletin de vote dans l'urne, les jours d'élection. Le chrétien prend part à la vie de son quartier et de sa commune et il s'intéresse à son pays et au monde entier. Il rend donc «à César» une partie de son existence qui n'est pas très importante, tandis qu'il offre à Dieu la totalité de sa vie. Il le fait au seuil et au soir de chaque journée, et chaque fois qu'il l'adore ou qu'il participe au sacrifice eucharistique.

Il en va différemment pour celui qui a des mandats électifs ou des responsabilités gouvernementales. Un homme comme Robert Schuman doit beaucoup à César, en tant que député, ministre ou Président du Conseil. Mais là encore, c'est sans commune mesure avec ce qu'il rend à Dieu à qui il donne, offre et sacrifie la totalité de sa vie.

Le décalage est considérable, car la logique de Dieu et celle du monde ne sont pas les mêmes. Jésus nous le révèle lorsqu'il prie pour ses disciples, le soir du Jeudi Saint: «Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés [...].

<sup>9</sup> Lettre à Paul Thiriet, du 4 octobre 1941.



Quand j'étais avec eux, je gardais en ton nom ceux que tu m'as donnés. J'ai veillé sur eux et aucun ne s'est perdu [...] Garde-les du Mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jn 17, 11- 16). Ces fondements ont engendré de graves incompréhensions au fil des siècles et dès le début de l'ère chrétienne. Il suffit d'ouvrir les Actes des Apôtres et d'entendre Pierre proclamer avec une pleine assurance devant le Sanhédrin: «S'il est juste aux yeux de Dieu de vous obéir, plutôt qu'à Dieu, à vous d'en juger. Quant à nous, nous ne pouvons pas ne pas publier ce que nous avons vu et entendu» (Ac 4, 19-20).

On connaît l'Épître à Diognète qui, à la fin du II<sup>ème</sup> siècle, décrit la situation étrange des chrétiens dans la société. Ils «ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par la langue, ni par les vêtements. [...] Ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire. Leur genre de vie n'a rien de singulier. [...] Ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle. [...] Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont concitoyens du ciel»<sup>10</sup>.

A peu près à la même époque, on voit l'évêque Polycarpe de Smyrne tout prêt à faire un serment d'allégeance à César mais incapable, bien sûr, de renier le Christ quand le représentant de l'empereur le lui demande. Sa seule réponse: «Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé !»<sup>11</sup>.

On pense aussi à tous les exemples de martyrs ou d'objecteurs de conscience qui jalonnent l'histoire. C'est précisément, Thomas More, Chancelier d'Angleterre, serviteur on ne peut plus fidèle à son suzerain, qui a été choisi par Jean-Paul II comme patron des responsables de gouvernement et des hommes politiques (31 octobre 2000)<sup>12</sup>. De la manière la plus discrète et la plus respectueuse, sans aucune provocation, il a refusé de reconnaître le mariage du Roi Henri VIII avec Anne Boleyn, et cela lui a coûté la vie.

Le Catéchisme de l'Église Catholique relate l'ultime conversation de Thomas More avec sa fille Margaret, venue le supplier d'obtempérer à la demande du roi. Et son père de lui répondre : «Rien ne peut arriver que Dieu ne l'ait voulu. Or tout ce qu'Il veut, si mauvais que cela puisse nous paraître, est cependant ce qu'il y a de meilleur pour nous»<sup>13</sup>. Son critère de discernement est clair. C'est celui

<sup>10</sup> *Épître à Diognète* V, 1-10.

<sup>11</sup> Le Martyre de Polycarpe, in *Les Ecrits des Pères Apostoliques*, Ed. Le Cerf, 1963, 226.

<sup>12</sup> JEAN-PAUL II, *Lettre Apostolique*, du 30 octobre 2000, en forme de *Motu proprio* pour la proclamation de saint Thomas More comme patron des responsables de gouvernement et des hommes politiques.

<sup>13</sup> CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, n° 313.

qu'exprime la deuxième demande du Notre Père: «Que ton règne vienne [...] sur la terre comme au ciel». Tâche sans fin, douce et merveilleuse parfois, mais ô combien jalonnée d'obstacles redoutables!

L'histoire montre que ces moments sont impossibles à prévoir. Je pense à l'un de mes prédécesseurs, Mgr de Marbeuf, arrivant à l'archevêché de Lyon en 1788. Comment aurait-il pu imaginer, en accédant à cette charge réservée depuis longtemps à des prélats de la haute aristocratie, le déferlement de violence qui allait soudain s'abattre sur lui et sur tous les catholiques? Plus près de Schuman, la figure du pasteur Dietrich Bonhoeffer, éliminé par les Nazis dans les tout derniers jours de la guerre, en mai 1945, reste marquante pour montrer comment un chrétien vit «dans le monde» sans être «du monde».

On me permettra d'attirer l'attention ici sur une phrase de la liturgie qui vient juste avant la communion, et qui parfois est considérée comme une répétition: «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix» (Jn 14, 27). En fait, ces mots font partie de la réponse que Jésus donne à une question à la fois belle et naïve et, à mon avis, trop peu remarquée de l'apôtre Jude, en Jean 14, 22 : «Seigneur, pour quelle raison vas-tu te manifester à nous et non pas au monde?» On imagine la déception de Jésus en face de cette remarque et il se met à expliquer à ses disciples que les cadeaux reçus de Dieu ne sont pas destinés seulement à leur joie spirituelle personnelle, mais qu'ils font automatiquement d'eux des missionnaires. On me permettra de rapprocher ce passage évangélique d'un épisode de la vie de R. Schuman. Au lendemain de la première guerre mondiale, quand il hésite encore sur les grands choix de sa vie, il entend l'apostrophe du chanoine Collin qui lui permet de comprendre à la fois quel est le don qu'il a reçu de Dieu et la mission qui l'attend: «La Lorraine a besoin de vous pour préserver son âme!» Voilà donc sa grâce et sa vocation: se lancer dans la vie politique.

Il me semble que dans la réponse de Jésus, où vient cette phrase que nous connaissons bien: «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix», il y a un vigoureux envoi missionnaire. Les deux membres de phrases ne se répètent pas; ils ont même un sens tout à fait différent. Jésus montre à ses disciples le vaste champ de leur mission: «Je vous laisse la paix [...]» à faire dans le monde. Et Dieu sait s'il y a des conflits, à l'intérieur de nous-mêmes, dans les familles et les communes, dans les pays et entre les nations... Que de luttes terribles, absurdes et fratricides!...

Et pour que ces artisans de paix, envoyés en mission par le Prince de la paix, ne se découragent jamais, Jésus ajoute: «Je vous donne ma paix». Il s'agit là d'une force intérieure, d'un cadeau personnel incomparable qui permet aux disciples du Christ de poursuivre leur route, sans jamais se décourager. C'est manifeste dans la biographie de Robert Schuman; il veut affirmer et établir que plus jamais il n'y aura la guerre entre la France et l'Allemagne. Naturellement,

lorsqu'il déploie son projet, il rencontre objections, contradictions et refus. Le disciple se sent bien petit devant cette tâche immense et il se doute bien qu'elle ne le laissera jamais ... en paix! Mais son rempart intérieur vient de la promesse de Jésus : «Je vous donne ma paix».

L'espérance persévérante de Schuman qui ne renoncera jamais à son projet européen, me rappelle par contraste la réflexion amère de Pascal – et pourtant combien je l'admire! – qui pense que la paix est inaccessible et qu'il faut se résoudre à admettre la logique de la force pour l'imposer: «Ne pouvant faire qu'il soit forcé d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force. Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble et que la paix fût, qui est le souverain bien»<sup>14</sup>. Schuman veut résolument échapper à cette logique désespérante de la force. Et c'est en cela que réside son génie politique: il a su associer l'Allemagne et la France à d'autres pays, en sorte que la guerre ne soit plus possible entre eux, quels que soient les rapports de force entre ces pays qui composent la CECA, et aujourd'hui l'Union européenne.

«Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu» (Mt 5, 9). C'est vraiment la Béatitude des hommes politiques, si l'on peut dire. En tout cas, elle convient parfaitement à Schuman, quand on l'entend dire: «La paix, si nous voulons qu'elle devienne une victoire durable sur la guerre, devra s'édifier en commun, par tous les peuples, y compris ceux qui se sont combattus hier et qui risquent de s'affronter à nouveau dans des rivalités sanglantes [...]. Nous tendons la main à nos ennemis d'hier non simplement pour pardonner mais pour construire ensemble l'Europe de demain»<sup>15</sup>.

Il réfute ce qui pourrait être considéré comme un simple «pacifisme sentimental», et affirme: «Il faut enlever à la guerre sa raison d'être [...]. Au lieu du nationalisme d'antan, d'une indépendance ombrageuse et méfiante, nous lions les intérêts, les décisions et le destin de cette nouvelle communauté d'Etats précédemment rivaux. Cette politique nouvelle est à base de solidarité et de confiance progressive»<sup>16</sup>.

## Conclusion

En conclusion, quelle est l'attitude spirituelle qui permettra à un homme politique chrétien d'être vraiment un artisan de paix? Je crois qu'il n'est pas besoin d'aller chercher loin la solution à cette question essentielle. Il me semble qu'on trouve la réponse au tout début de l'Evangile, lorsque les Anges viennent à Bethléem fêter la naissance du Sauveur. L'un d'eux explique aux petits bergers la

<sup>14</sup> PASCAL, *OEuvres complètes II*, NRF, Gallimard, 2000, fragment 76, 565.

<sup>15</sup> R. SCHUMAN, *Pour l'Europe*, Ed. Nagel 1964, 43-44.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 45.

grande joie qui vient d'arriver pour tout le peuple avec cette naissance, puis cette troupe de l'armée céleste se met à louer Dieu en chantant «Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime» (Lc 2, 14).

Nous chantons ce Gloria à la fête de Noël, et même temps à chaque Messe du dimanche, sans nous rendre compte, peut-être, que c'est le meilleur résumé de la doctrine sociale de l'Eglise. Les deux membres de cette phrase demandent à être fortement articulés l'un à l'autre. «Si vous rendez gloire à Dieu au plus haut des cieux, alors la paix viendra sur la terre. Mais si l'élu ou l'homme politique cherche la gloire, le pouvoir ou l'argent pour lui, alors il se trouvera inexorablement emporté dans les jalousies, les conflits et les violences».

Cela ne vaut pas seulement pour les individus, mais aussi pour les pays. L'histoire nous montre constamment que si les pays cherchent d'abord pour eux la puissance, l'argent ou le pétrole ..., la guerre est aux portes. La condition de la paix, c'est que tous cherchent la gloire de Dieu.

Mais, objectera-t-on, qu'est-ce que la gloire de Dieu? Comment un homme politique, et a fortiori comment une nation, peuvent-ils la chercher, la trouver? En fait, le chant des Anges à Noël répond à cette question: les hommes sont l'objet de l'eudokia divine. Ce mot grec, si difficile à traduire, signifie la bonté, la miséricorde de Dieu, le fleuve d'amour qui déferle sur ce monde, pour le bien des hommes.

Selon Robert Schuman, la mission première d'un homme politique chrétien, c'est justement de mettre en oeuvre «la loi universelle de l'amour et de la charité», celle qui depuis le jour de Noël «fait de tout homme notre prochain»<sup>17</sup>.

On a l'impression qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale, toute sa stratégie d'homme d'Etat vise à trouver le meilleur chemin qui permette d'établir la paix de manière durable. Cela se résume pour lui dans «l'impératif de la construction de l'Europe»<sup>18</sup>. Cette intuition est apparue dans son coeur et a mûri dans sa réflexion comme un fruit du message évangélique. Schuman le reconnaît simplement et avec joie, et il ne craint pas d'affirmer que «tout cet enseignement et les conséquences pratiques qui en découlent ont bouleversé le monde»<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> *Pour l'Europe*, Ed. Nagel, 1964, 57-58.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 12.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 58.